

Un podcast, une œuvre

Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

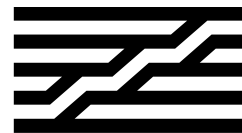
Chaque mois, l'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles.

(Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées.)

Art et exil : épisode 4

Sara Rahbar, *Flag # 30 Between Us and the Breeze*, 2008

Sara Rahbar est une artiste américaine née en 1976 en Iran. Quand la révolution éclate, sa famille fuit pour s'installer à New York. Le sentiment de n'être jamais à sa place ne la quittera plus. Entre 2005 et 2010, elle commence sa série des *Flags*, des sculptures prenant pour base le drapeau américain, qu'elle recompose et agrémenté d'objets issus de la culture iranienne. En miroir à son récit, l'auteur et réalisateur d'origine afghane Atiq Rahimi évoque sa vision de l'exil et de l'art comme planche de salut.



Code couleurs :

En bleu, la voix narrative

En noir, les intervenants

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

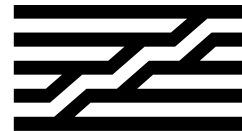
Lecture de 13 minutes

[Atiq Rahimi] Une fois qu'on quitte sa terre natale, une fois qu'on est exilé, on le reste pour l'éternité.

[jingle de l'émission] Bonjour à toutes et à tous, vous écoutez *Un podcast, une œuvre*, une émission du Centre Pompidou. Pour cette saison, on vous parle d'exil, un thème qui résonne avec l'actualité et qui traverse l'histoire de l'art. Un sujet qui nous permet de partir à la rencontre d'artistes qui ont connu l'exil ou qui travaillent en lien avec des personnes concernées.

[musique douce] Dans ce nouvel épisode nous vous proposons l'œuvre de l'artiste Sara Rahbar d'origine iranienne installée aux États-Unis intitulée *Flag # 30 Between Us and the Breeze*. Le travail de Sara Rahbar est une combinaison picturale, utilisant le drapeau américain comme support de base sur lequel elle coud des pastiches, emblèmes culturels issus de tapis, d'objets et de joaillerie persans.

Dans cet épisode nous entendrons l'artiste Sara Rahbar et le romancier et réalisateur franco-afghan Atiq Rahimi. Exils en miroir, leurs histoires se répondent en écho. Tous deux ont quitté leur pays en pleine révolution pour s'installer en Occident et ont trouvé dans la création artistique une planche de salut.



Mais écoutons d'abord Sophie Fourestier, conférencière au Centre Pompidou, nous décrire la sculpture de Sara Rahbar.

[Sophie Fourestier, conférencière au Centre Pompidou] *Flag # 30 Between Us and the Breeze* apparaît comme une sorte de tapisserie composite, haute de 1,62 mètre et large de 86 centimètres.

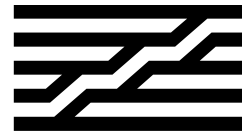
On peut différencier quatre parties, occupant chacune quasiment un quart de l'espace. En haut à gauche, un échantillon de tissu ancien aux motifs délicats : des bandes verticales dans des teintes douces, violet et orangé, sont bordées par un jeu de lignes horizontales, reprenant les mêmes teintes.

Ces bandes se poursuivent en bas à gauche par des longs fragments de broderies, de tapisseries ou des rubans décoratifs mordorés, rouge et brun. Sur une bande plus large à gauche, bout de bordure de tapis, sont tissés trois rosaces aux couleurs alternées.

Dans la partie en haut à droite, un tissu en coton lisse dessine un ciel bleu nuit, avec cinquante étoiles alignées régulièrement. Elle est juste bordée en haut d'un liseré fleuri rouge et blanc. En dessous de ce tissu étoilé est cousu un petit carré de tapis épais bordé de franges représentant le lion iranien, emblème de la Perse.

Au bas de ce petit tapis sont cousues d'autres bandes de tissus aux motifs variés, dont une plus large dessine trois rectangles enfermant des poissons stylisés bleus et argentés. Entre ces deux dernières parties, quelques pompons apportent des notes de couleurs, rouge, orange, vert.

Peu à peu, on s'aperçoit que le support de cette tapisserie hybride aux couleurs chatoyantes est le drapeau américain, renversé à la verticale. La partie avec le ciel bleu étoilé est bien visible. Les bandes, par contre, sont recouvertes par ces rubans de vieux tissus qui dépassent le support de manière irrégulière et laissent apparaître en réserve, en bas, les bandes rouges et blanches, strictes et nettes.



Sur cette tapisserie aux textures variées sont accrochés plusieurs objets inquiétants : ceinture et gaine de revolver, fouet d'autoflagellation d'Achoura, pièces de monnaie de l'époque du Shah, emblèmes militaires et religieux.

Ces objets renvoient à l'histoire violente de l'Iran et à l'enfance de l'artiste, partie avec sa famille au moment de la révolution et de la guerre avec l'Irak. Ils se superposent et se mêlent aux rythmes et aux nuances multiples de cette tapisserie faite des bribes de la mémoire d'une culture traditionnelle iranienne.

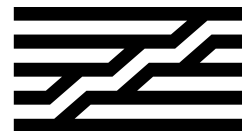
Flag # 30 Between Us and the Breeze appartient à une série de drapeaux proposés par Sara Rahbar, série où, s'appropriant et détournant le drapeau américain, elle exprime et interroge les notions d'identité et d'appartenance. À l'encontre de l'image d'une identité patriotique et idéologique nette et imposante, cette série propose toute une variation de ressentis.

Sara Rahbar quitte l'Iran enfant pour les États-Unis avec ses parents et son frère, en 1982, en pleine révolution iranienne. Diplômée de la célèbre école londonienne Central Saint Martins, elle vit aujourd'hui à New York. Elle entame sa série sur les drapeaux au début des années 2000.

[Sara Rahbar] Depuis 2000, donc pendant presque 16 ans, j'ai dû en créer 58 ou 59. Je n'en fais plus maintenant, mais c'était une véritable obsession. J'avais une relation avec le drapeau que, même aujourd'hui, je n'arrive pas totalement à comprendre. Parfois, je me dis que ça vient de mon père.

D'une certaine façon, je trouve que le drapeau américain a quelque chose de dominant, de pesant même. Quand on le repère, on ne voit plus que lui.

Ça représente certainement mon père, mais aussi l'histoire de ma vie, la vie des gens. Le Moyen-Orient a été fortement impacté par les États-Unis.



Je pense que l'élément déclencheur pour ce drapeau, c'était le 11 septembre 2001. Puis, il a continué à évoluer, il a continué à changer de visage. Au début, quand j'ai commencé, je voulais que le drapeau représente sa relation avec le monde, je voulais casser cette image impeccable qu'on voit partout : « les étoiles représentent ceci, le rouge représente cela, le blanc représente la pureté... » alors que ça a causé tant de souffrance dans le monde. C'est ça que j'ai voulu montrer : la violence de son implication dans le monde, qui a causé tant de guerres et tant de destructions. Tout est parti de là.

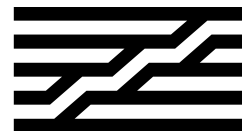
[voix de reporter de journal télévisé ou radiophonique] « Téhéran, ville morte, paralysée par la grève depuis des mois, s'est soudainement réveillée, frappée de plein fouet par l'ampleur de l'événement. Le Chah est parti et personne aujourd'hui n'oserait prédire son retour. Celui qu'on attend, bien sûr, c'est le guide de la nation : l'ayatollah Khomeini. Son retour en Iran après 15 ans d'exil peut marquer le début d'une ère nouvelle. » [cris de foule]

« Pour nous, le départ du Chah n'est qu'une première étape, il reste devant nous de nombreuses difficultés. Notre peuple doit savoir que le départ du Chah n'est pas une victoire, c'est le prélude d'une victoire » (Ayatollah Khomeini)

[extrait musical : *Star Spangled Banner* de Jimi Hendrix] [reporter traduisant à la suite des cris de foule] « Saddam Hussein, crève donc ! ... Carter, sois déshonoré ! ... »

En 1979 éclate la révolution en Iran. La monarchie des Pahlavi est renversé et le Chah est chassé du pays, remplacé par l'ayatollah Khomeini qui proclame la République islamique. S'ensuit une période de troubles.

[Sara Rahbar] Je vis à New York, mais je suis née en Iran. Avec ma famille, on a quitté l'Iran quand j'avais quatre ans pour s'installer à New York, où j'ai vécu toute ma vie. On avait obtenu nos visas pour venir aux États-Unis et, juste à ce moment-là, quand le dossier était prêt, la révolution a éclaté et l'ambassade a été brûlée.



Quand ma mère a voulu aller chercher les papiers, des gens lui ont dit : « Si vous avez des visas à récupérer ici, vous êtes du côté des Américains. » C'était devenu dangereux. C'était la révolution. C'était le chaos.

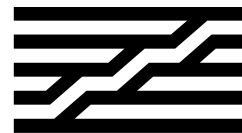
On a attendu environ un an après la révolution, puis la guerre a éclaté. Je pense que c'est à ce moment-là que mes parents se sont dit que la situation n'allait pas s'arranger. Les choses allaient de plus en plus mal. Il fallait partir, c'était maintenant ou jamais. On a donc fui à pied, on a marché pendant sept jours jusqu'en Turquie. On a dû payer des passeurs, le voyage a été long et périlleux.

Ils ont fini par nous abandonner au sommet d'une montagne. Mon frère avait un an à l'époque. On le portait dans un sac de sport. Moi, j'avais quatre ans et j'étais sur le dos d'un homme, recouverte par sa veste, parce que les adultes avaient de la neige jusqu'au genou. Et on a marché, on a marché encore et encore. Je me souviens qu'on a fait boire de la neige fondue à mon frère parce qu'on n'avait plus de lait, et il ne fallait pas qu'il pleure, sinon les chiens pouvaient l'entendre et nous faire repérer des soldats. On ne devait pas faire de bruit. Mon frère et moi, on était des enfants. Donc, c'était très stressant.

[[extrait musical : Daramad Mahur de Mohammad Reza Lotfi](#)]

[Atiq Rahimi est le plus connu des Afghans en France. Il a quitté l'Afghanistan en 1984, pendant la guerre afghano-soviétique. Il s'est réfugié un temps au Pakistan avant de venir s'installer en France.](#)

[Atiq Rahimi, auteur et réalisateur] Je raconte toujours cette histoire, cette anecdote qui m'est arrivée. Après 9 jours et 9 nuits de marche pour quitter l'Afghanistan de l'époque, clandestinement bien sûr, arrivé à la frontière afghano-pakistanaise, le passeur d'hommes nous arrête et nous demande de jeter un dernier regard sur notre terre. C'était au mois de décembre, il neigeait. On s'est arrêté, on s'est retourné, on a regardé. Il faisait nuit, on ne voyait que la trace de nos pas sur la neige, d'où on venait.



Et de l'autre côté de la frontière, c'était une plaine, blanche comme un papier. Je me suis dit : voilà, c'est l'exil. La page blanche qu'il faut remplir, qu'il faut écrire.

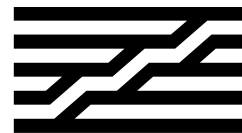
[Sara Rahbar] Une nuit, on est partis. On a tout quitté. Ça a été une période difficile pour moi, car j'ai tout perdu. J'ai perdu toute ma famille. J'ai perdu tous mes amis. Je ne parlais pas anglais. Tout le monde ici était très blanc et blond, et moi j'avais le teint foncé. La transition a été difficile. Pendant des années je me suis sentie exclue, comme un vilain petit canard.

Ça a été beaucoup de stress, jusqu'au moment de notre installation. Et je ne crois pas qu'on se soit réellement senti chez nous. On a juste accepté notre nouveau lieu de vie. Maintenant que je suis adulte, je réalise que mes parents ont fait le meilleur choix. Je sais pourquoi ils ont fait ce choix, mais je n'ai pas le souvenir d'avoir été vraiment heureuse aux États-Unis. C'était juste une question de survie.

[Atiq Rahimi] Quand on quitte son pays – par crainte ou par choix, peu importe – c'est pour la survie ou pour se réaliser. C'est le sort de tous les exilés. Mais évidemment, venir dans un autre pays, sur une autre terre, dans une autre culture, dans une autre langue, ça devient un autre défi.

Aujourd'hui je suis bel et bien un Français naturalisé (pour ne pas dire empaillé !), mais d'une certaine manière je me sens toujours afghan, parce que je suis né dans cette culture, sur cette terre. J'y ai grandi. Tout mon cerveau, ma pensée ont été structurés par cet environnement. Si j'écris, si je fais des films, si je fais des calligraphies, ce n'est pas par nostalgie de retour au pays, c'est juste pour me réaliser : ailleurs, autrement, mais avec cette matière que j'ai en moi, cette matière que j'ai mise dans ma besace pour partir.

[extrait musical : *Nuit profonde* de Layla Bawanem]



« Un soir dans une ruelle, Mollah Nasreddine cherche quelque chose sous un lampadaire. Un passant s'approche et lui demande :

- Mollah, as-tu perdu quelque chose ?

- J'ai perdu les clés de ma maison.

Le passant se met à chercher lui aussi. Peine perdue. Aucune trace des clés. Il se tourne vers Mollah pour lui demander :

- Es-tu certain de les avoir perdues ici ?

Très serein, Mollah Nasreddine répond :

- Ah non, je les ai perdues chez moi !

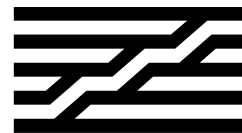
- Mais alors pourquoi les cherches-tu ici ?

- Chez moi il n'y a pas de lumière. » (Histoire du Mollah Nasreddine)

[Atiq Rahimi] Ça, c'est l'autre dimension de l'exil. C'est l'histoire de l'exilé et de la création en exil. Mon pays, ma terre natale, a sombré dans la terreur, dans l'obscurantisme. J'ai perdu la clé de mon identité, la clé de ma liberté. Je vais ailleurs, là où il y a de la lumière pour les chercher, sachant que je ne trouverai jamais mes clés, parce que je les ai perdues ailleurs, chez moi. Alors, qu'est-ce qu'il me reste ? C'est de créer en permanence cette clé dans mon imaginaire. La création, c'est ça. C'est cette recherche permanente de la clé qu'on a perdue.

[Sara Rahbar] J'ai perdu une partie de moi lorsqu'on s'est enfui. Je n'ai jamais vraiment connu ma famille et je n'ai jamais vraiment compris. C'était la période où je me cherchais encore, où je ne savais pas qui j'étais, d'où je venais, ce que je faisais là. Il y avait tellement de questions auxquelles je cherchais des réponses.

J'ai donc passé une dizaine d'années à faire des allers-retours, tous les deux mois, de manière obsessionnelle. Je travaillais, je mettais de l'argent de côté et je retournais en Iran. Puis, je recommençais et ainsi de suite. Entre mes 20 et 30 ans, j'ai passé une bonne partie de mon temps à faire des allers-retours, à essayer de me trouver. J'en étais schizophrène. Je pense que c'est pendant cette période que mon œuvre a pris forme.



Je ne crois pas avoir développé de sentiment d'appartenance à un pays. Je ne me suis jamais sentie chez moi ni en Iran, ni aux États-Unis. Quand je suis retournée en Iran, je ne me suis pas du tout sentie à ma place. Je ne m'identifiais pas à la culture. J'avais l'impression d'être une extraterrestre autant qu'aux États-Unis. Mais aux États-Unis, je pouvais me fondre dans la masse et disparaître, alors qu'en Iran, je faisais tâche. On me traitait d'étrangère et je me sentais déconnectée. Donc, je suis rentrée, en sachant que je ne pourrais plus y retourner.

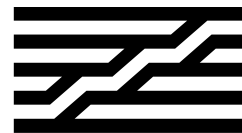
[extrait musical : *Man O To* de Ghazal Shakeri]

Cette expérience de l'exilé tiraillé entre plusieurs cultures, plusieurs pays et plusieurs langues créé non seulement un manque impossible à combler, mais en plus un sentiment de culpabilité.

[Atiq Rahimi] En quittant notre terre, on a perdu beaucoup de choses. On est en permanence dans le deuil, d'une certaine manière. Mais le pire chez l'exilé c'est ce sentiment très sous-jacent de culpabilité. Je dis toujours que tous les exilés sont une sorte d'Œdipe. Œdipe pour moi, avant d'être une figure de la castration freudienne, c'est une figure d'exilé. Œdipe, avant même d'être né, était condamné à l'exil. Tous les êtres humains, dès qu'ils sont conçus, sont contraints un jour ou l'autre, de quitter leur demeure maternelle pour se jeter dans ce monde.

Œdipe quitte sa terre d'exil en croyant que c'est sa terre natale, en se croyant exilé. Après, quand il apprend la vérité, il repart en exil avec sa fille. C'est, d'une certaine manière, le destin de tout exilé.

Quand j'étais en Afghanistan, j'étais coupable à l'égard de la loi instaurée par le gouvernement communiste. Première faute, politique. Ensuite, quand j'ai quitté l'Afghanistan, quand je suis venu en France, pour quelques temps j'étais hors-la-loi, parce que je n'avais pas de papiers, pas d'identité, rien. Donc, j'étais coupable aussi par rapport au pays d'accueil. [rires]



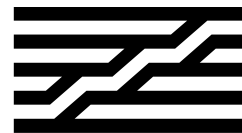
Une fois qu'on a les papiers : qu'est-ce qui se passe ? On culpabilise parce qu'on a laissé derrière soi sa famille, ses amis, tout. Et ça nous amène vers des actions par lesquelles on essaie de se rattraper, de se racheter. On essaie d'atteindre la rédemption, d'une certaine manière. Je crois que la création sert aussi à ça.

[extrait musical : *Solo de Kamancheh* de Shahram Nazeri et l'ensemble Dastan]

« Je me souviens quand le vent a balayé la liberté.
Je me souviens des nuits froides, bercées par le son des fusils et des bombes.
Je me souviens quand j'ai perdu la tête, je me souviens de moi, je me souviens de toi.
Ces collines, ces montagnes, à qui appartiennent-elles ?
À toi, à moi, à eux ou à nous ?
Elles appartiennent au ciel étoilé, elles appartiennent aux cerisiers en fleurs, elles n'ont pas de maître.
Comme j'aimerais être maître de moi-même. Je me perds dans ces terres.

À chaque nouvel automne, à chaque nouveau printemps, je me décompose.
Je parcours les rues à ta recherche. Je parcours les rues en vain. Te reconnaitrais-je même ?
Ces rues nous observent. Ces rues espèrent, elles espèrent être libérées.
Mon cœur chante doucement pour cette terre, mon cœur crie en silence pour cette terre, mon cœur pleure des larmes de sang pour cette terre... Pourtant, je fuis cette terre comme la proie fuit le chasseur.
Alors, je pars, sans savoir où je vais, sans savoir qui je fuis. Je fonce droit vers le canon du fusil, vêtue de rouge, de blanc et de bleu. »
(Poème de Sara Rahbar)

L'artiste Sara Rahbar revient sur son processus de création, d'assemblage et de tissage de ses drapeaux, qu'elle nomme elle-même « sculptures ».



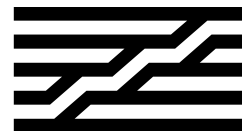
[Sara Rahbar] Ça vient comme un tourbillon. Je ne sais jamais d'où ça vient. J'ai des moments où mon esprit est vide, où je suis vide. Et puis, parfois, c'est comme une tempête d'idées dans ma tête et je me sens comme une médium. Une idée surgit et m'empêche de dormir, jusqu'à ce que je la réalise. Je fonctionne à l'instinct.

Je pars toujours d'une idée mais, au final, quand les objets sortent du four, quand je nettoie les pièces de bronze et quand j'ajoute les objets collectés, ils deviennent quelque chose d'autre. Selon moi, ce sont les accidents et les erreurs qui rendent l'œuvre intéressante. Je dois juste garder l'esprit ouvert pour laisser les changements survenir et me surprendre. L'œuvre ne ressemble jamais à ce que j'imaginai au départ. Elle évolue et change en permanence.

Généralement, ce sont les objets qui décident de leur place. Il s'agit pour moi de les assembler, de les ajuster. C'est presque comme s'ils étaient faits pour être ensemble. C'est comme s'ils avaient été séparés et que je devais les réunir.

C'est peut-être parce qu'on n'a pas arrêté de bouger. Même après l'Iran, on n'a vraiment pas arrêté. Et je perdais toujours mes affaires. J'étais tout le temps perdue. J'ai toujours eu l'impression que tout partait en lambeaux, que tout s'écroulait. Mon œuvre a toujours eu vocation à rassembler, à réparer les choses. Et, quand ça prend forme, j'éprouve un sentiment de soulagement [soupir de soulagement], comme si j'arrivais à nouveau à respirer, jusqu'à la prochaine pièce. C'est très apaisant.

[Atiq Rahimi] Les tapis, le tissage, ça me renvoie tout de suite au poème d'un grand poète perse, du 10^e siècle je crois. Il dit : « Je suis tissé avec de la soie du cœur et du fil de l'âme... Et j'ai pris la caravane pour quitter ma terre, pour quitter mon nid. » D'une certaine manière, on est toujours une sorte de tissage de différentes cultures, de différentes racines, et cela même quand on va ailleurs. Toute cette étoffe qui nous construit, on l'a toujours avec nous. On est cette étoffe faite de mille et un fil, de notre passé, de notre présent, de notre nostalgie, de notre terre, de notre culture d'origine.



[Sara Rahbar] C'est comme si l'assemblage de tous ces objets avait un sens pour moi. Mais, finalement, il ne s'agit que de violence. Ça évoque toujours la brutalité, parce que j'en ai vu tellement en Iran et aux États-Unis, et j'en vois encore tellement...

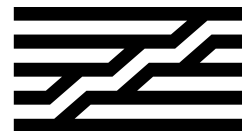
Je ne comprends tout simplement pas pourquoi les choses doivent être ainsi. Au fond, c'est ça le vrai sujet de mon œuvre : mon incompréhension de cette brutalité et de cette violence envers les humains et les animaux, cette guerre sans fin... Je ne comprends pas ça. C'est comme si j'essayé de les digérer à travers l'œuvre, mais je n'y suis pas encore arrivée et mon œuvre devient de plus en plus sombre.

[extrait musical : *Man O To* de Nu]

Tous les humains seraient-ils des exilés ? C'est en tout cas ce que suggère la Genèse. Adam et Ève sont chassés du Paradis pour avoir mangé le fruit défendu et jetés sur la Terre.

[Atiq Rahimi] Quoique l'on fasse, on a l'impression que l'on est en transit sur cette Terre. Donc, cette Terre c'est quoi ? C'est un endroit où on évacue ses péchés comme ses déchets. Ce n'est pas pour rien si elle est dans cet état-là. C'est devenu un endroit où on évacue les déchets, parce qu'on se sent un passager dans ce monde.

[Sara Rahbar] J'ai beaucoup de chance d'avoir mon travail. Ça m'a vraiment guérie, ça a toujours été mon mécanisme de survie. Ça m'a permis de tenir le coup, de garder le moral. Les parties de l'Iran que j'ai en moi se manifestent dans mon œuvre sans que je ne m'en rende compte. Elles sont ancrées en moi. Je ne crois pas au concept de nationalité. Je ne crois pas aux frontières et aux pays, ce sont des notions assez déroutantes pour moi. Nous sommes tous des animaux qui habitons la même planète.



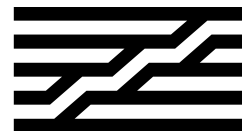
En revanche, je crois aux souvenirs et à la culture. Elle est le reflet de l'endroit où vous avez vécu et des personnes avec qui vous avez vécu. Je pense qu'il y a des choses qui ne nous quittent jamais. Ces choses-là se manifestent dans mes œuvres, et ainsi je sais qu'elles sont toujours là.

[[extrait musical : Age ye rooz de Liraz Charhi](#)]

[Atiq Rahimi] Rûmî, le grand poète persan disait : « Écoute le ney qui se lamente de sa séparation avec la roseraie ». Pour moi c'est vraiment l'image de l'exil : cette tige qu'on coupe de ses racines, de son endroit, elle devient soit un instrument de musique, le ney, soit le calame, avec lequel on écrit. Pour moi l'exil c'est ça, c'est-à-dire qu'on devient autre chose.

Le grand Rimbaud disait – tout le monde cite la première phrase « Je est un autre », mais pour moi ce qui est important c'est la suite : « Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon ». C'est presque la même chose. À un moment donné, soit par crainte, soit par choix, on quitte notre terre natale et on devient quelque chose d'autre.

[Merci à tous et à toutes d'avoir écouté cet épisode de l'émission *Un podcast, une œuvre* du Centre Pompidou. Rendez-vous très bientôt avec un nouvel épisode de la saison *Art et Exil*.](#)



Crédits

Réalisation et production : Seham Boutata

Montage : Alexandra Longuet

Éditorialisation et production : Clara Gouraud

Mixage : Antoine Dahan

Doublage : Claire Olivier

Lectures : Alexandra Longuet

Avec la participation de Sophie Fourestier, Sara Rahbar et Atiq Rahimi

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur Facebook

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5